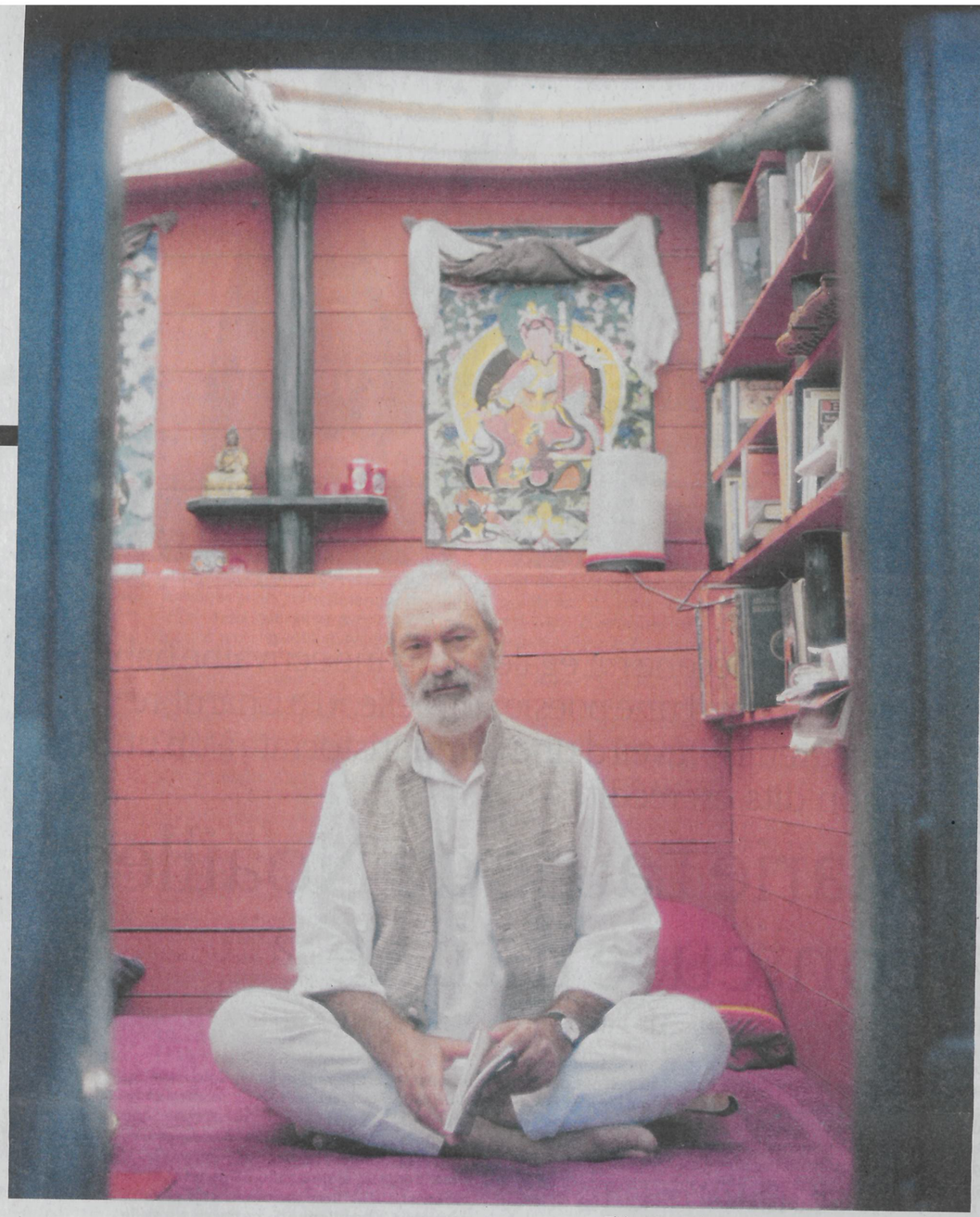

Tiziano Terzani, photo non datée. GRAZIA IPPOLITO/OPALE.PHOTO

Tiziano Terzani, journaliste de cœur

Le grand reporter italien a couvert l'Asie pour « Der Spiegel » pendant les dernières décennies du XXe siècle. A sa façon, engagée et subjective. Retour sur son œuvre alors que paraît un recueil de ses premiers articles, des années 1967-1968

FLORENCE NOIVILLE

Il est de la trempe des Ryszard Kapuscinski, des Nicolas Bouvier ou des Martha Gellhorn (la première femme reporter de guerre). Célèbre journaliste baroudeur, Tiziano Terzani (1938-2004) fut à la fois une grande gueule et une grande figure du reportage. Sur une photo, on le voit descendre d'un train russe hors d'âge. Il est vêtu de blanc, comme toujours, ses deux Leica autour du cou. On le reconnaît aussi à ses sourcils fournis *« comme ceux de Zhou Enlai »*, le premier ministre de Mao. Ainsi qu'à ses moustaches emblématiques devenues, disait-il, *« une part de* [lui]*-même »* – il les portait depuis 1968, quand Richard Nixon remporta les élections américaines et qu'il perdit un pari avec un étudiant de l'université Columbia (New York).

Né à Florence, l'homme fut, pendant près de trente ans, le correspondant vedette, en Asie, du journal allemand *Der Spiegel*. A ce titre, il couvrit la chute de Saïgon, le génocide cambodgien, la répression de Tiananmen... Il avait cru aux révolutions mais en était revenu. Tour à tour basé à Singapour, Hongkong, Pékin, Tokyo, Bangkok et Delhi, il s'était, à la fin de sa vie, imprégné et nourri de sagesse extrême-orientale. Après *La fin est mon commencement* (Les Arènes/Intervalles, 2008, repris en Points sous le titre *Le Grand Voyage de la vie. Un père raconte à son fils* [2010]), après *Un devin m'a dit. Voyages en Asie* (2010), *Un autre tour de manège* (2015) et *Lettres contre la guerre* (2015), dont une première traduction avait été publiée en 2002 chez Liana Levi, après enfin *Bonne nuit, Monsieur Lénine* (2022), les éditions Intervalles poursuivent la réédition de ses ouvrages. La parution d'*En Amérique. Chroniques d'un monde en révolte (1967-1968)* est l'occasion de revenir sur quelques-uns des grands thèmes qui irriguent son œuvre.

Peinture

C'est bien normal, quand on s'appelle Tiziano – comme Tiziano Vecellio, dit « Titien » (1488-1576) –, d'avoir l'œil et la patte d'un grand peintre. Dans *La fin est mon commencement*, Terzani explique ce qu'il a toujours tenté de faire dans ses livres et même dans ses articles. *« Je voulais*, dit-il, *raconter aux autres les images qu'ils ne voyaient pas, les sons qu'ils n'entendaient pas, les odeurs qu'ils ne sentaient pas. »* Raconter des images, des odeurs et des sons, s'adresser en priorité aux sens de ses lecteurs : pour Terzani, la recherche de la vérité dans l'écriture n'est pas la quête d'une pseudo-objectivité. Est vraiment authentique ce qui est peint *« avec le cœur, en s'impliquant »*, disait-il en assumant pleinement le côté naïf ou enfantin de cette assertion.

Plus culotté, il allait jusqu'à s'interroger sur l'intérêt d'une peinture réaliste (seulement réaliste) des faits. Il était persuadé que la vérité – du moins celle qu'il cherchait – n'était pas *« dans les faits, mais derrière les faits »*. Et que le grand reportage consistait à *« écarter les faits qui empêchent de voir la chose »* – de même que Titien, lorsqu'il peint *La Vénus d'Urbino*, est plus attaché à la sensualité impalpable de la scène qu'il a sous les yeux qu'à la ressemblance exacte du petit chien assoupi sur le lit... Dans les années 2000, le journalisme « classique » n'intéressait d'ailleurs presque plus Terzani. Les faits, les faits... Ils se répétaient, selon lui, de manière désolante. Pour cette raison, il ne parcourait plus les journaux que distraitement : *« Je les ai déjà lus il y a trente ans. »*

Voyageur

Ses livres ne se laissent enfermer dans aucun genre : Tiziano Terzani est à la fois reporter, essayiste, autobiographe, épistolier, militant, romancier, moraliste, sans qu'aucune de ces étiquettes suffise à le définir. A la fin de sa vie – alors qu'on lui avait diagnostiqué un cancer et qu'il s'était retiré pour vivre seul dans une cahute sur les flancs de l'Himalaya, un épisode qu'il relate magnifiquement dans *Un autre tour de manège* –, il suggérait que l'on se souvienne de lui d'une façon très simple, à travers trois syllabes presque galvaudées : un *« voyageur »*.

Mais, dans la vie de ce *« drogué des départs »* (c'est ainsi qu'il se décrit dans *Bonne nuit, Monsieur Lénine*), les embûches ne manquaient pas. Dans *Un devin m'a dit*, il raconte qu'un jour, à Hongkong, un vieux Chinois le met solennellement en garde : *« Ne prends surtout pas l'avion en 1993. »* Terzani le Florentin est un rationaliste de formation. Mais il croit aux *« pouvoirs de l'esprit »* – il a été initié à la méditation par un ancien agent de la CIA. A partir de ce jour, il hésite, doute, soupèse. Que vont penser ses supérieurs d'un correspondant qui, *« pris d'une lubie »*, refuse de voler ? Comment réagiront-ils s'il décide soudainement de se muer en un *« journaliste du début du XXe siècle »*, l'un de ceux qui *« partaient quand une guerre éclatait et souvent arrivaient quand elle était déjà finie »* ?

Finalement, pourtant, son trouble est le plus fort. Il décide de respecter la prophétie et ne se déplace plus qu'en train, en voiture, à pied, en bateau ou à dos d'éléphant. Et là, miracle. On est bien avant la mode du *slow travel*, mais Terzani découvre combien la lenteur enivre. *« En raccourcissant les distances, l'avion finit par tout écourter, même la compréhension du monde »*, écrit-il, grisé, dans ses *Voyages en Asie*. Bangkok-Berlin en train, La Spezia-Singapour en bateau... Pour Terzani, même la monotonie peut devenir un moteur.

Vérité

Tiziano Terzani était persuadé que la vitesse de l'information, pour la presse écrite, nuit non pas uniquement à la profondeur mais à l'authenticité de l'analyse. Il en veut pour preuve la couverture occidentale des événements de Tiananmen. *« Pendant le massacre* (...), *CNN émettait en direct depuis la place, dans le centre de Pékin, et beaucoup de collègues préféraient rester devant la télévision de leur chambre d'hôtel plutôt que d'aller voir par eux-mêmes ce qui se passait à quelques centaines de mètres »*, confie-t-il, consterné, dans *Un devin m'a dit*. Non seulement parce que c'était pour eux *« la façon la plus rapide de se tenir au courant et de suivre les événements »*, mais aussi parce qu'*« à des milliers de kilomètres de là leurs directeurs et autres rédacteurs en chef voyaient sur leurs télévisions les mêmes images qui devenaient la vérité ; la seule vérité »*. Et qu'il était soudainement illusoire ou simplement *« inutile »* d'aller *« en chercher une autre »*.

Paix

Dans un portrait qu'elle lui a consacré en 2003 dans *Libération*, notre consœur Florence Aubenas décrivait joliment Tiziano Terzani comme un *« va-t-en paix »*. Son pacifisme virulent est en effet omniprésent dans ses ouvrages. Il culmine dans ses *Lettres contre la guerre*. Ecrites en 2002, celles-ci frappent encore, vingt ans plus tard, par leur actualité et leur hauteur de vue.

Dans l'une d'elles, citant Edward Said (1935-2003), professeur palestino-américain à Columbia, Terzani rappelle que le devoir des intellectuels, comme celui des professionnels des médias, est de *« créer des champs de compréhension plutôt que des champs de bataille »*. Plus loin, il relate une correspondance entre Albert Einstein et Sigmund Freud. En 1932, inquiet de la tournure que prend l'actualité internationale, Einstein demande à Freud comment il serait *« possible de diriger l'évolution psychologique de l'homme »* de sorte qu'il devienne *« plus capable de résister à la psychose de la haine et de la destruction »*. Freud met deux mois à répondre – des mots flous, vaguement optimistes, qui montrent qu'il n'a pas de réponse. Puis il meurt. A temps, en 1939, pour ne pas voir les atrocités de la seconde guerre mondiale. Juste avant de disparaître, Einstein, lui, veut adresser un dernier appel à l'humanité pour sa survie. En 1955, depuis la petite maison de Princeton où il a trouvé refuge, il rédige cette simple phrase – une réponse à sa propre question : *« Rappelez-vous que vous êtes des hommes et oubliez tout le reste. »* Cela pourrait parfaitement être la devise de Tiziano Terzani. ■

Un témoin idéaliste et passionné

C'EST LE LIVRE DES ORIGINES. En 1966, Tiziano Terzani n'a pas encore tâté du journalisme. A 28 ans, engagé à gauche, il travaille en Italie pour Olivetti, et il s'ennuie. Un jour, à l'université Johns-Hopkins de Bologne, on lui demande : *« Mais vous, pourquoi êtes-vous si antiaméricain ? »* Réponse : *« Peut-être parce que je ne suis jamais allé en Amérique. »*

Qu'à cela ne tienne : on l'invite à présenter sa candidature à une bourse, qu'il décroche, ce qui lui permet d'aller étudier deux ans à l'université Columbia (New York). Il voyage et écrit ses premiers articles pour le magazine italien *L'Astrolabio*. *En Amérique* témoigne de cette période (1967-1968) pendant laquelle il suit, idéaliste et passionné, le mouvement des droits civiques, l'émergence du Black Power, les assassinats de Martin Luther King et de Robert Kennedy, et bien sûr la guerre du Vietnam. *« Cette guerre, je l'ai couverte tout en ressentant une forte sympathie pour les Vietcongs, c'est indubitable »*, écrit-il dans des commentaires qui figurent ici en italique.

A travers ses descriptions empathiques – *« Un peuple de va-nu-pieds, de crève-la-faim avec leurs chapeaux de paille et leurs petits fusils tirant sur cette machine de mort infernale »* –, on sent la verve du reporter qui s'affirme au fil des pages. Douze mois après la publication du dernier texte reproduit dans ce livre, Terzani passera un examen pour devenir journaliste professionnel et, devant le refus d'un journal italien de lui confier une mission à l'étranger, entre au *Spiegel*. Pas à Hambourg, mais à Singapour. Le début de la légende. ■ FL. N.

EN AMÉRIQUE. CHRONIQUES D'UN MONDE EN RÉVOLTE (1967-1968)
(In America. Cronache da un mondo in rivolta), de Tiziano Terzani, édité par Alen Loretti, préface d'Angela Terzani Staude, traduit de l'italien par Marta de Tena, Intervalles, 540 p., 23 €.
Signalons, du même auteur, traduit par Fabienne-Andréa Costa, la nouvelle édition en poche du Grand Voyage de la vie, *Points, « Sagesse », 544 p., 11,90 €.*